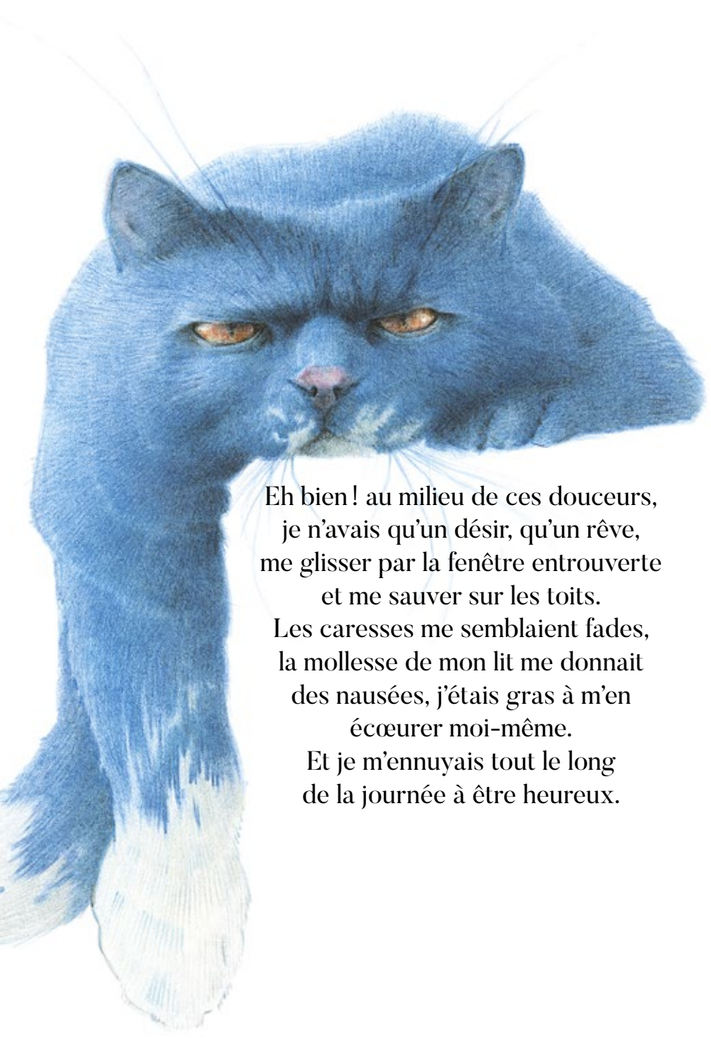
Une tante m'a légué un chat
d'Angora qui est bien la bête
la plus stupide que je connaisse.
Voici ce que mon chat
m'a conté, un soir d'hiver,
devant les cendres chaudes.

–I–

J’avais alors deux ans, et j’étais bien le chat le plus gras
et le plus naïf qu’on pût voir. À cet âge tendre, je montrais encore
toute la présomption d’un animal qui dédaigne les douceurs du foyer.

Et pourtant, que de remerciements je devais à la Providence
pour m’avoir placé chez votre tante ! La brave femme m’adorait. J’avais,
au fond d’une armoire, une véritable chambre à coucher, coussin de plume
et triple couverture. La nourriture valait le coucher ; jamais de pain,
jamais de soupe, rien que de la viande, de la bonne viande saignante.



Eh bien ! au milieu de ces douceurs,
je n'avais qu'un désir, qu'un rêve,
me glisser par la fenêtre entrouverte
et me sauver sur les toits.
Les caresses me semblaient fades,
la mollesse de mon lit me donnait
des nausées, j'étais gras à m'en
écœurer moi-même.
Et je m'ennuyais tout le long
de la journée à être heureux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou, j'avais vu
de la fenêtre le toit d'en face. Quatre chats, ce jour-là,
s'y battaient, le poil hérissé, la queue haute, se roulant
sur les ardoises bleues, au grand soleil,
avec des jurements de joie. Jamais je n'avais contemplé
un spectacle si extraordinaire. Dès lors, mes croyances
furent fixées. Le véritable bonheur était sur ce toit,
derrière cette fenêtre qu'on fermait si soigneusement.
Je me donnais pour preuve qu'on fermait ainsi les portes
des armoires, derrière lesquelles on cachait la viande.